

yukonstyle

de Sarah Berthiaume

mise en scène Célie Pauthe

La Colline – théâtre national

12
13

Rencontre avec l'équipe artistique
mardi 2 avril à l'issue de la représentation

Soirée carte blanche à Sarah Berthiaume

Projection en exclusivité du film *En terrains connus*
de Stéphane Lafleur, primé à la première édition du
Prix collégial du cinéma québécois

Suivie d'un débat avec Sarah Berthiaume, Célie Pauthe,
Denis Loubaton, animé par Ève Beauvallet,
journaliste pour *Trois Couleurs*
lundi 8 avril à 20h au MK2 quai de Seine

mk2

Les fabriques de théâtre: les costumes

Découvrez le métier de créateur costumes et son
implication concrète dans le processus de création.
avec Marie La Rocca et Denis Loubaton
samedi 13 avril à 15h30
entrée libre sur réservation au 01 44 62 52 00

Yukonstyle

de Sarah Berthiaume

mise en scène **Célie Pauthe**

collaboration artistique **Denis Loubaton**

scénographie **Guillaume Delaveau**

assistante à la scénographie **Tomoyo Funabachi**

son **Aline Loustalot**

costumes **Marie La Rocca**

assistée de **Anne Tesson, Carole Batailler, Jihane Alami-Badissi**

lumières **Joël Hourbeigt**

images **Guillaume Delaveau**

vidéo **François Weber**

regard chorégraphique **Thierry Thieû Niang**

avec

Dan Artus Garin / Jamie

Flore Babled Kate

Jean-Louis Coulloc'h Dad's

Cathy Min Jung Yuko / Goldie

production

Compagnie Voyages d'Hiver, La Colline – théâtre national,
Théâtre Vidy-Lausanne, Centre dramatique national des Alpes – Grenoble

avec le soutien de la MC2: Grenoble

avec la participation artistique du Jeune Théâtre National

avec l'aide du Consulat général de France à Québec

et de la délégation du Québec à Paris

Ce texte a reçu l'aide à la création du Centre national du théâtre.

Le texte de la pièce a paru aux éditions Théâtrales en mars 2013.

remerciements à Bruno Barwise, Ninon Leclère, Fanny Renard

création à La Colline

du 28 mars 2013 au 27 avril 2013

Petit Théâtre

du mercredi au samedi à 21h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h

durée du spectacle: 1h45

régie **Bruno Arnould** régie lumière **Gilles Thomain** régie son **Johann Gilles**
régie vidéo **Julien Nesme** machiniste **Marjan Bernacik**
accessoiriste **Claire Tavernier** habilleuse **Marie Odin**

tournée

Théâtre Vidy-Lausanne

du 8 au 26 mai 2013

MC2: Grenoble

du 3 au 14 décembre 2013

Little of joy or mirth,
Little of ease I sing;
Sagas of men of earth Humanly suffering,
Such as you all have done;
Savagely faring forth,
Sons of the midnight sun,
Argonauts of the North.

*Il y a peu de joie, peu de gaieté
Peu d'apaisement à chanter
Les sagas des hommes de la terre
Qui souffrent humainement
Comme vous tous l'avez fait
Cheminant sauvagement,
Fils du soleil de minuit,
Argonautes du Nord.*

Robert Service

L'Envoi, 1907

Traduction française par Sarah Berthiaume

Moncton, le 1^{er} octobre 2011

Au printemps 2008, lourde d'une peine d'amour qui n'en finissait plus, j'ai acheté, sur un coup de tête, un billet d'autobus pour la destination la plus lointaine possible. Quatre jours et quatre nuits d'autobus, de cantines routières, de rencontres incongrues, de prairies, de montagnes, de forêts plus tard, j'arrivais au Yukon. Armée de mon sac à dos et de mon ordinateur, j'ai accosté chez un ami qui m'offrait la causeuse de sa maison-mobile pour le mois à venir.

J'ai d'abord été frappée par l'immensité du paysage qui s'infiltrait, me semblait-il, à l'intérieur même des êtres, pour y révéler des territoires insoupçonnés d'une vertigineuse vastitude. La devise du Yukon, *Larger than life*, était indéniable. Tout, là-bas, me semblait infiniment plus grand que moi. Le lieu semblait porter en lui-même, un ailleurs. Une promesse. Un point de fuite. J'ai imaginé des personnages comme des chercheurs d'or modernes : petite communauté de fortune, toute à sa survivance. Je les ai voulus écorchés, courageux, avides et fulgurants. Quatre solitudes qui se rassemblent, se consolent et s'aiment malgré elles, aux confluent de la vie et de la mort, au beau milieu d'un hiver qui n'en finit pas.

J'ai voulu une langue française, mais avec un rythme et une sonorité près de l'anglais ; j'ai aussi voulu des passages narratifs qui serviraient de contrepoids à la rudesse des dialogues et à la pauvreté de la langue des personnages. Je voulais ces envolées poétiques comme des zébrures d'or qui traverseraient une nuit polaire. Comme si le Yukon traversait les personnages et les rendait plus grands qu'eux-mêmes. Comme s'il parlait à travers eux.

Le reste, c'est le corbeau qui me l'a soufflé.

Sarah Berthiaume

Histoire du corbeau

Le corbeau est celui qui a fait le monde – la première fois. [...] Et en ce temps-là, au début du monde, le corbeau apprend qu'il va y avoir une grande inondation. L'eau va monter, monter, monter et tout recouvrir. Quelqu'un est en train de lui parler. Quelqu'un lui dit que cette inondation s'en vient et qu'il doit faire quelque chose pour sauver sa peau. Son *zhāak*, son "esprit" est le quelqu'un qui lui raconte ce qui va arriver. Mais cet "esprit-là", c'est pas son esprit de tous les jours, c'est comme son "suresprit" – c'est son *zhāak*, quoi! [...]

Et il commence à pleuvoir. Il pleut, il pleut, il pleut, il pleut. Il pleut. Le temps passe et l'eau monte de plus en plus haut. [...] Le déluge est monté jusqu'au ciel. [...] Plus tard – beaucoup plus tard – les eaux commencent à redescendre. Et [...] il [le corbeau] se laisse transporter un peu partout au gré des flots. [...] Il ne voit aucune terre. Rien à l'horizon! Il n'y a aucun endroit où il pourrait grimper et aller se reposer. Que d'eau! Il n'y a que de l'eau d'un bout du monde à l'autre. [...] Mais bientôt le corbeau repère un tout petit morceau de terre pointant hors de l'eau. Il est si petit qu'on ne peut même pas parler d'une île. [...]

Le corbeau se parle tout seul :

"C'est quoi ça là-bas? Il faudrait que je me rapproche. J'y verrais mieux". [...]

Comme il se rapproche de plus en plus, il finit aussi par apercevoir deux taches noires qui se déplacent sur le rocher : "Hein! en plus, on dirait qu'une mère et son jeune se reposent là-dessus."

Ces deux-là, la mère et son bébé, nos anciens les appelaient *tsye*. C'est peut-être ce que les Blancs appellent le phoque. [...] Le corbeau réfléchit à ce qu'il va faire. Puis il se met à "transpenser". Il entre à l'intérieur de l'esprit de la maman phoque.

“Maman phoque, je veux que tu ne regardes pas vers moi. Ne te retourne surtout pas! Regarde droit devant toi!”
Tout en fonçant du haut des airs, il continue à “transpenser”.
La maman phoque ne se rend compte de rien jusqu’à ce que le corbeau atterrisse entre elle et son enfant, se retourne et lui vole son bébé. Le corbeau sait ce qu’il fait. Il dit :
“Maman phoque, je vais t’enlever ton bébé. Je vais m’envoler avec lui et l’emporter au loin.”

Et cette femme répond :

“Non, tu ne peux pas faire ça, c’est mon bébé. Je ne veux pas le perdre”.

Le corbeau continue :

“Eh bien, non ! Moi je veux te l’enlever. Pour de vrai, tu sais !”
Une dispute s’engage. Mais alors que chacun campe sur ses positions, le corbeau cogne du pied sur le rocher et pose une question :

“De toute façon, d’où ça vient, ça ? La pierre sur laquelle tu es assise... Tu le sais, toi ? Dis-le-moi !

– Ça vient du fond de l’eau. Et là en bas, il y en a plein. Si je plonge et descends t’en chercher, me voleras-tu mon bébé quand même ?

– Ça alors ! Tu parles bien là !... C’est la terre que je veux. Ramène-la.” [...]

La femme rapporte... Elle rapporte... Elle rapporte... Elle ramène... Elle tire jusqu’à la surface tout ce qui se trouve au fond des eaux. Elle veut payer le corbeau pour ravoir son enfant.

Maintenant, il y a plein de parcelles de l’ancienne terre entassées tout autour du rocher. Le corbeau regarde le chantier. Il réfléchit. D’après son calcul, ça pourrait peut-être marcher. Tout ce qui existait avant est à nouveau là. [...]

Il se tourne vers la maman phoque :

“Allez, tiens ! Reprends-le, ton bébé.”

La mère s’empare de son petit et aussitôt plonge à l’eau avec lui. [...]

Quant au corbeau, ici, il se met à travailler avec les plaques de la terre que la femme phoque lui a ramenées. [...] Bientôt, toutes les parcelles qu’il possède se trouvent placées côte à côte. Le corbeau inspecte son boulot. Il constate que les plaques sont encore séparées par des tas de fentes. Il les bouche avec un peu de bois flotté sur lequel il verse un peu de sable. [...] Il se met à sauter à pieds joints sur ses parcelles. Il veut élargir “sa terre”, la faire plus grande. [...] Bientôt, elles finissent par se rejoindre et le corbeau se retrouve devant le monde tel qu’il était, et ce monde est comme une boule.

Écoutez-moi là : cette histoire n’est pas de la foutaise. Les plaques, hein ! Eh bien ! elles sont encore là ! Allez n’importe où le long de la rivière Pelly ou du fleuve Yukon. Partout où le courant a taillé une falaise dans une colline, on peut voir que la terre est faite de sections de sable intercalées entre des couches de boue séchée. [...] Ça vient de comment le corbeau a reconstruit le monde – de la façon dont il a recouvert l’eau avec les parcelles de terre ; avec les parcelles qu’il a récupérées grâce à la femme phoque.

Dominique Legros

L’Histoire du corbeau et Monsieur Mc Ginty, traduit et adapté de l’anglais (Canada) par l’auteur, Éditions Gallimard, coll. L’aube des peuples, 2003, p. 55-63

Le Klondike se jette dans le Yukon. C'est un fleuve puissant plus formidable encore que le Mackenzie, que tu connais. Voilà. Nous descendons, toi et moi, jusqu'au fort Yukon. Avec des chiens, en hiver, cela nous prend vingt sommeils. Nous suivons ensuite le Yukon à l'ouest – pendant cent ou deux cents sommeils, on ne me l'a jamais dit. Mais c'est très loin d'ici. Alors nous arrivons à la mer. Tu n'en as pas la moindre idée ; aussi laisse-moi t'expliquer. Ce qu'est le lac à l'île, la mer l'est à la terre ; toutes les rivières s'y jettent, indéfiniment. Je l'ai déjà vue à la baie d'Hudson, il me reste à la connaître de l'Alaska.

Jack London

Les Enfants du froid, "Li-Wan, la belle", trad. Louis Postif, éditions Phébus, coll. Libretto, 2004, p. 183-184

Les secrets "suintent"... [...] En pratique, cela signifie que quand le contenu d'un Secret psychique affleure à la conscience de son porteur, il en est troublé, il éprouve des émotions ou des états du corps particuliers, qui se traduisent par des gestes, des mimiques, des intonations... [...] Ce sont de telles manifestations que j'ai appelées des "suintements" du Secret. [...] Le passé et le présent y sont mélangés. Un bloc de passé s'est soudain introduit dans le présent, un peu comme dans ce texte de Rabelais, où l'équipage d'un bateau en voyage au pôle Nord entend les bruits d'une bataille qui s'est déroulée plusieurs années auparavant. Le réchauffement du soleil a rendu audibles des bruits que le grand froid avait congelés : le passé fait irruption dans le présent sans rien qui en indique le caractère terminé.

Serge Tisseron

Les Secrets de famille, PUF, coll. Que sais-je ?, 2011, p. 20, 21 et 27

Le bassin fluvial était vide, comme d'habitude en cette saison. Il paraissait pourtant ce matin-là comme rayonner des profondeurs de la terre, embrasé sur tous ses rivages par cette courte époque du tournant du siècle où, parcouru par de navires à aube, divisé en têtes de pont par les compagnies marchandes, traversé par les essaims des chercheurs d'or, il avait pris place dans l'histoire du monde: ce qui était à tout jamais passé subsistait dans les tamis en plastique du faux "trading post", dans les traîneaux miniatures fabriqués par les Indiens travaillant à domicile et dans les inscriptions des pierres tombales qui s'effaçaient ici plus vite qu'ailleurs à cause des changements de temps – tout cela se déplaçait maintenant au fil du fleuve intemporel, inconscient comme l'éternité d'un courant conscient; et l'observateur se sentit consolé et réconforté, il devint serein et eut envie de faire quelque chose.

Peter Handke

Lent retour, traduit de l'allemand par Georges-Arthur Goldschmidt, Éditions Gallimard, coll. NRF, 1982, p. 44



Jean-Louis Coullloch



Cathy Min Jung, Dan Artus



Jean-Louis Coulloc'h, Dan Artus



Flore Babled



Cathy Min Jung





Flore Babled, Cathy Min Jung, Dan Artus



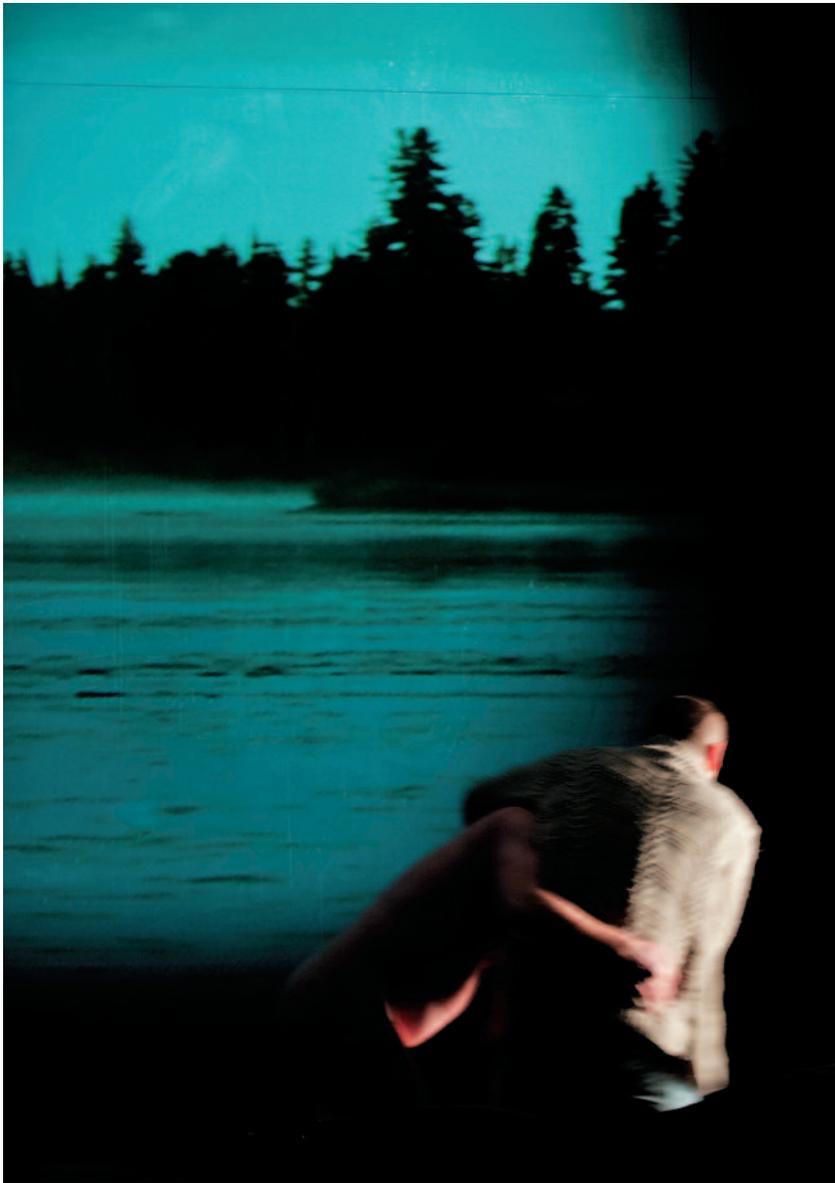
Flore Babled



Cathy Min Jung, Jean-Louis Coulloc'h



Dan Artus, Cathy Min Jung



Entretien avec Cécile Pauthe

Clémence Bordier : *Yukonstyle* raconte, le temps d'un hiver, les destins croisés d'un quatuor de personnages. Garin, jeune métis amérindien de mère inconnue, Yuko, japonaise, colocataire de Garin, Dad's, père de Garin, vivant seul et sans emploi, et Kate, jeune adolescente en fugue traversant le Canada en bus "coast to coast". Quatre solitudes déracinées et égarées dans le Grand nord du Canada, dans l'état du Yukon, aux confins du monde occidental. Qu'est-ce qui t'as séduit dans ce texte ?

Cécile Pauthe : En tout premier lieu, je crois que c'est une double dimension qui traverse l'œuvre. D'une part, l'empathie constante avec laquelle Sarah Berthiaume regarde ses personnages, sa manière de les écouter et de nous en restituer l'humanité profonde : le caractère âpre, concret de ces vies bloquées dans un présent hostile, indéchiffrable, auquel ils tentent d'échapper par tous les moyens, en serrant les dents et les poings. D'autre part une dimension fantastique, mythologique, qui sans cesse vient contredire et travailler souterrainement le réalisme de l'œuvre, qui crée des points de fuite, des vertiges dans la conscience et dans la narration. J'ai été particulièrement frappée par la manière dont Sarah Berthiaume réussissait à maintenir un équilibre instable et dynamique entre ces deux dimensions.

C. B. : Sarah Berthiaume appelle ses personnages des "chercheurs d'or modernes". Que viennent-ils chercher dans le Yukon ?

C. P. : Je ne sais pas vraiment... Peut-être, ce qu'ils viennent chercher, de manière inconsciente, car ils sont plutôt dans un processus de fuite ou d'évitement, c'est ce qui leur manque pour pouvoir sortir du mode de survie dans lequel ils sont tous enfermés. Chacun pourrait reprendre à son compte la phrase d'Irina dans *Les Trois Sœurs* : "Mon cœur est comme un piano précieux fermé à double tour, dont on aurait perdu la clé."

Et ce que je trouve très beau dans la pièce, c'est que c'est en se cognant les uns contre les autres qu'ils vont peu à peu, peut-être, reconnaître, réparer, ou consoler quelque chose en eux-mêmes. Ça me fait penser à cette phrase de Stanislavski qu'il répétait aux acteurs : "Ne cherchez pas en vous. En vous il n'y a rien ; cherchez dans l'autre qui est en face de vous." Chacun d'eux porte en effet en soi, sans le savoir, une part de l'autre, et chacun va revivre, à son contact, un morceau de sa propre histoire enfouie ou refoulée. Les blessures, les deuils, les failles identitaires dans lesquels ils se débattent, vont venir brutalement se télescoper, s'emboîter les uns dans les autres. On a presque la sensation que dans des vies antérieures, ils auraient été comme contenus les uns dans les autres. Et c'est cette terre, sa puissance "*larger than life*", sa mythologie et sa spiritualité ancestrales qui vont les aider à s'engager sur ce chemin. Ces quatre solitudes vont réinventer une famille de fortune, une communauté de hasard, en dehors des modèles sociaux et familiaux, dont elles sont de toute façon exclues ou en partie victimes. Ils vont s'inventer une histoire commune dans la marge et par des chemins improbables. C'est en mettant en commun ce peu d'aptitude à suivre le chemin tracé, qu'ils vont tenter, chacun à leur manière, de se réapproprier quelque chose de leur vie.

C. B. : Dans la pièce deux réalités cohabitent donc : un réel aride dans lequel évoluent les personnages et un réel fantomatique où ils pénètrent le paysage intérieur de l'autre...

C. P. : L'œuvre alterne entre des scènes dialoguées et des moments suspendus qui pourraient paraître à première vue narratifs. Dans ces moments de suspens les personnages sont comme traversés par des sortes de visions, comme s'ils se mettaient à être connectés entre eux de manière télépathique. Ils "voient" où est l'autre, ce qu'il est en train de vivre et même d'éprouver. Ils sont soudain dans ces moments-là

détenteurs de son secret le plus intime. Ces passages sont comme des ouvertures, des fenêtres sur un autre niveau de perception, comme des moments rêvés. Dans ces instants-là, "ils sont traversés par le Yukon" comme le dit Sarah Berthiaume. Ce sont les seuls instants où les personnages parviennent à se délester de leurs carcans. Dès qu'ils rebasculent dans les scènes quotidiennes, dans le réel, mystérieusement cette mémoire s'efface de leur conscience. Ils buttent, s'entrechoquent, projettent aveuglément, les uns contre les autres, leur propre douleur.

C. B. : Ces passages rêvés sont écrits dans une langue très différente, plus poétique, avec un autre rythme alors que les scènes réalistes utilisent un parler très quotidien, en français québécois. Comment allez-vous approcher cette langue ?

C. P. : On a décidé de ne pas l'adapter, de garder tous les anglicismes, tous les québécismes, même si on a fait de toutes petites retouches avec Sarah, pour éviter les contres sens. Cette pièce je l'ai découverte comme ça, je l'ai aimée comme ça. Je pense que si on arrive à être au plus près de la justesse des affects, des blessures, des silences, de l'humour, de toute l'humanité vibrante qui circule à travers ces personnages, si on arrive à être juste dans les intentions profondes, on devrait réussir à s'approprier cette langue, à la faire nôtre. On ne va pas chercher à reproduire l'accent québécois, on va simplement essayer de rencontrer ces personnages au plus près de leur langue à eux. Nous savons que ce ne sera pas facile, nos oreilles françaises sont si auto-centrées ! Mais pour une fois que ce sera dans ce sens-là ! Combien de générations d'acteurs québécois se sont appliquées et s'appliquent encore à parler le "français normatif" et à désapprendre les "sais-tu c'est quoi", les "ben bon, ça y'apprendra", les "chus-tu quoi ?", les "Coudonc, t'es-tu..."... ? C'est notre travail de gens de théâtre, de passeurs de textes, de passeurs d'écriture.

C. B. : Par rapport à l'aspect fantastique, mythologique, tu dis que tu vois le Yukon, le lieu où se déroule la pièce, comme un personnage à part entière. Comment va-t-il habiter la scène ?

C. P. : Dans la pièce, il s'incarne à travers la figure du corbeau, qui est pour les amérindiens du Nord-Ouest, le créateur du monde. Le corbeau a tout inventé : la terre, la mer, les cieux, le jour, la nuit, l'homme et la femme... C'est une très belle mythologie, de tradition orale, toujours en mouvement, aussi sacrée que triviale. Le corbeau est terriblement malin, effronté, paillard. Il a le pouvoir de se métamorphoser en homme, en femme, en un autre animal, et surtout il a la capacité de "transpenser", c'est-à-dire de pénétrer à l'intérieur de l'esprit de celui ou celle qu'il veut influencer, infléchir. Il pense, et ça arrive... Dans la pièce, le corbeau vient régulièrement visiter les personnages, et c'est lui qui leur souffle cette mystérieuse capacité à s'infiltrer dans les pensées des autres. Il est l'âme du Yukon. Dans la spiritualité amérindienne de ces régions-là, l'univers est vécu comme "une grande pensée". Les différents mondes – minéral, végétal, animal, humain – sont reliés entre eux par un flux de pensée continu susceptible d'interagir en permanence. Alors, plutôt que de chercher à représenter sur scène le corbeau, on a essayé de rêver autour de cette circulation, de cette porosité entre ces différents mondes. Plus concrètement, avec Guillaume Delaveau, nous sommes partis là-bas, afin de ramener un morceau de ce territoire avec nous, pour qu'il soit présent sur le plateau. Et notre point de départ a été le fleuve. Yukon signifie "grande rivière" en langue autochtone. Toute la vie des individus se concentre, là-bas, autour de l'eau, été comme hiver. Travailler à partir de ce fleuve est une manière de raconter ce flux continu et souterrain qui relie tous ces personnages. Comme si c'était lui qui inspirait leurs pensées, et contenait toute leur histoire, leur mémoire, même celle à laquelle ils ne

parviennent plus eux-mêmes à accéder. La pièce est stratifiée généalogiquement. Il y a tout d'abord, Yuko, Kate, Dad's et Garin. Puis surgit Goldie, la mère disparue de Garin. Et, derrière, plus profond, plus loin on voit poindre l'histoire de la mère amérindienne de Goldie, qui a regardé partir, un jour, son enfant dans un pensionnat catholique pour y être "assimilé" à l'âge de six ans, comme la majorité des enfants autochtones jusque dans les années soixante.

C. B. : La pièce engage, en effet, une réflexion sur la condition amérindienne et la colonisation blanche...

C. P. : Oui, notamment au travers d'un fait divers absolument atroce, qui a bouleversé le Canada, l'histoire du serial killer Robert Pickton, dont les péripéties du procès ponctuent le texte. Ce procès s'est ouvert en 2007, et il n'est toujours pas terminé. Pendant vingt ans, Pickton a tué quarante-neuf femmes, prostituées, toxicomanes, dont la majorité était amérindienne. S'il a pu agir ainsi pendant tant d'années sans être inquiété, c'est à cause de l'indifférence des autorités judiciaires et policières à l'égard de la population que visait Pickton. C'est évidemment cela qui est le plus édifiant dans toute cette horreur. Pickton à lui tout seul n'est le symptôme de rien d'autre que de sa propre psychopathie, ce n'était même pas à ses yeux des crimes racistes, son problème c'était les femmes, et celles-ci étaient les proies les plus vulnérables. Mais la négligence avec laquelle l'État canadien a laissé commettre ces atrocités en dit long sur l'état des rapports entre la communauté blanche et la communauté autochtone. Pickton agit dans la pièce comme le révélateur – le cancer qu'on ne peut pas cacher –, des désastres de la colonisation blanche. Sarah prend sa part de cette histoire, qui est bien sûr la nôtre.

Propos recueillis par Clémence Bordier, janvier 2013

CHAP 18. – Acte pour amender et refondre les lois concernant les Sauvages.

[Sanctionné le 12 avril 1876.]

L'expression "bande" signifie une tribu, une peuplade ou un corps de Sauvages qui possèdent une réserve ou des terres en commun, ou y ont un intérêt commun, [...]

L'expression "Sauvage" signifie, [...]

Premièrement. – Tout individu du sexe masculin et de sang sauvage, réputé appartenir à une bande particulière;

Secondement. – Tout enfant de tel individu;

Troisièmement. – Toute femme qui est ou a été légalement mariée à tel individu: [...]

L'expression "Sauvage sans traités" signifie tout individu de sang sauvage, qui est réputé appartenir à une bande irrégulière, ou qui vit à la mode des Sauvages, même si cet individu ne réside que temporairement en Canada; [...]

L'expression "Sauvage émancipé" signifie tout Sauvage, sa femme ou son enfant mineur non marié, qui a reçu des lettres patentes lui concédant en pleine propriété quelque partie de la réserve [...]

Les expressions "personne" et "individu" signifient un individu autre qu'un Sauvage, à moins que le contexte n'exige clairement une autre interprétation.

Acte consultable sur le site internet: "Affaires autochtones et Développement du Nord Canada".

L'âge de pierre éclairé à coups de néons

Je suis l'interprète entre deux générations, c'est mon rôle. Je suis le pont, l'interprète entre le passé et le futur.

Tout le monde à notre époque veut que nous restions dans le passé. L'imagerie romantique de l'Indien est si rassurante que chacun a une place à nous consacrer dans le passé. Mais personne n'a de place pour nous au présent. On continue de mener contre nous une guerre économique, politique et psychologique qui mine notre sentiment d'identité. Et voilà ce que je pense: s'il n'y a pas de place pour nous au présent, il n'y en aura pas non plus dans le futur. Si nous ne trouvons pas une manière de garder vivants nos souvenirs génétiques, il y aura des Indiens de sang mais pas de mémoire. [...]

La civilisation américaine a voulu effacer l'idée même d'Indien. Nous ne rentrions pas dans leur moule, nous n'étions pas de bons travailleurs, nous étions des rêveurs. [...] Ils cherchent à nous persuader que ceux qui possèdent l'argent sont puissants: c'est faux, ils ne sont qu'avidés et l'avidité est une force qui n'est que faiblesse. Ils nous disent que ceux qui contrôlent les systèmes militaires sont puissants: ils ne sont que violents, très violents, ce qui n'a rien à voir avec la puissance. Pour moi, c'est encore l'âge de pierre éclairé à coups de néon. À court terme des temps difficiles nous attendent, les humains vont souffrir. Et ceux qui vont souffrir le plus sont ceux qui sont le plus éloignés de leur relation à la terre, parce que ça va se passer à l'intérieur de leur tête. [...]

Aujourd'hui, l'Amérique est devenue folle et sa force c'est d'entraîner les gens dans sa folie en les persuadant que c'est la réalité. Je n'ai pas eu de relation avec des drogués, mais quand je pense à leur manière de fonctionner, à la façon dont ils sont accrochés à l'aiguille de la seringue, je me dis que

c'est très semblable à la façon dont chaque citoyen de ce pays est accro au matérialisme. Le processus est le même, seule la drogue diffère. Ils vous mentent, ils se mentent à eux-mêmes pour obtenir leur "fix". [...]

Pour moi, la manière la plus efficace qu'auraient les Blancs d'aider les Indiens serait de s'aider eux-mêmes. De prendre conscience de la nécessité de changer leur système qui opprime et terrorise le monde. Je ne crois pas que ce soit possible de modifier notre situation sans modifier la leur.

Et je constate d'ailleurs en ce moment, chez un nombre grandissant de Blancs, la prise de conscience qu'ils ne sont qu'une espèce différente d'Indiens. [...]

Nous, les Indiens, j'en suis sûr nous aurons une influence sur ce qui va se passer. Mais dans quelle mesure et jusqu'à quel degré, je ne sais pas. [...]

Même si je suis seul, je me sens plus fort que l'Amérique et sa classe dirigeante. Je n'abandonnerai pas le combat, tant que je n'aurais pas fait ce que j'ai à faire. Peut-être pour accomplir ce que j'ai à accomplir me faudra-t-il quitter cette réalité. Peut-être la poésie est-elle le moyen magique qui va me mener où je dois aller ?

John Trudell¹

Propos recueillis par S. Anspach et A. Dulaure, novembre 1990, in *L'Autre Journal*, Une anthologie, Éditions des Arènes, 2012, p. 103-105

¹ Activiste politique, poète, écrivain et musicien amérindien, né en 1946 aux États-Unis.

I want to live,
I want to give
I've been a miner
for a heart of gold.
It's these expressions
I never give
That keep me searching
for a heart of gold
And I'm getting old.
Keeps me searching
for a heart of gold
And I'm getting old.
[...]

*Je veux vivre,
Je veux donner
J'ai creusé
à la recherche d'un Cœur d'or.
Ces expressions
que je n'offre jamais
Me font continuer à chercher
un Cœur d'or
Et je vieillis.
Et continue à chercher
un Cœur d'or
Et je vieillis.*

Neil Young

Heart of Gold, 1972, traduction de l'équipe du spectacle

Sarah Berthiaume

Comédienne et cofondatrice de la compagnie Abat-Jour Théâtre, **2006** écrit sa première pièce, *Le Déluge après*, et reçoit le prix de l'Égrégore; mise en lecture lors du Festival du Jamais Lu à Montréal, sélectionnée par la SACD pour être lue au Festival d'Avignon **2007**, création en **2008** au Théâtre de la Rubrique à Jonquière, et en **2010**, en anglais, au Théâtre La Chapelle, à Montréal. **2012** *Disparitions*, Théâtre du Double Signe, Sherbrooke; **2011** *Villes mortes*, Théâtre d'Aujourd'hui, Montréal; **2012** *P@ndora*, Youtheatre Montréal; *Les Orphelins de Madrid*, Petit Théâtre du Nord, Basses-Laurentides, et signe l'adaptation musicale de *La Maison de Bernarda Alba* de Lorca. Elle est aussi scénariste pour l'émission *Tactik*, pour Télé-Québec. **2010**, joue dans *Martine à la plage*, solo de Simon Boulerice et **2012** dans *Disparu(e)s*, de Frédéric Sonntag, mis en scène Martin Faucher. *Yukonstyle* – lue : **2011** aux Francophonies en Limousin, à Nouvelles Zébrures à Paris, à Text'Appeal à Lyon et **2013** au Deutsches Theater à Berlin – est montée simultanément au Théâtre d'Aujourd'hui à Montréal et à La Colline au printemps **2013**, puis, à l'automne, à Bruxelles, Heidelberg, Innsbruck et Toronto. *Yukonstyle* est traduite en allemand, anglais, espagnol et catalan.

Célie Pauthe

Après une maîtrise d'études théâtrales à Paris III, est assistante à la mise en scène de L. Lagarde. **2000-2003** collaboratrice artistique de J. Nichet au Théâtre national de Toulouse (*Combat de nègre et de chiens*, Koltès; *Mesure pour mesure*, Shakespeare; *Les Cercueils de zinc*, Alexievitch; *Antigone*, Sophocle). Assiste : G. Delaveau, *La vie est un songe*, Calderón **2003**, *Iphigénie, suite et fin*, Euripide/Ritsos **2006**; A. Ollivier, *Les félins m'aiment bien* d'O. Rosenthal, **2005**; S. Braunschweig, *Tartuffe*, **2008**. Intègre en **2001**, l'Unité nomade de formation à la mise en scène au CNSAD, suit un stage auprès de P. Fomenko et J.-P. Vincent. Crée avec P. Baux et V. Schwartz, *Comment une figue de paroles et pourquoi*, F. Ponge **1999**. Met en scène : *Quartett*, Müller (Révélation théâtrale du Syndicat de la critique) **2003**; *L'Ignorant et le Fou*, Bernhard, **2005**; *La Fin du commencement*, O'Casey, Studio de la Comédie-Française, **2007**; *S'agite et se pavane*, Bergman, Nouveau Théâtre de Montreuil, **2008**; *Train de nuit pour Bolina*, Cruz, biennale "Odyssées en Yvelines", **2011**. Depuis **2010**, artiste associée à La Colline, elle y crée : mars **2011**, *Long voyage du jour à la nuit*, O'Neill; mai **2012** en collaboration avec C. Duparfait *Des arbres à abattre*, Bernhard.

avec l'aide du



Les partenaires du spectacle



Directeur de la publication Stéphane Braunschweig
Responsable de la publication Didier Juillard
Rédaction et collaboration artistique Clémence Bordier, Denis Loubaton
Réalisation Fanély Thirion, Florence Thomas
Photographies Élisabeth Carecchio exceptée p. 16-17 Célie Pauthe
Conception graphique Atelier ter Bekke & Behage
Maquettiste Tuong-Vi Nguyen
Imprimerie Comelli, Villejust, France
Licence n° 1-1035814
Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline – théâtre national
15 rue Malte-Brun Paris 20^e
www.colline.fr

Développement durable, La Colline s'engage
Merci de déposer ce programme sur l'un des présentoirs du hall
du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.

la colline
théâtre national

01 44 62 52 52
www.colline.fr